Repenser la critique littéraire et artistique africaine francophone

Guedeyi Yaeneta HAYATOU
Iowa State University, USA

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9616

Résumé : Cet article porte un regard nouveau sur la critique littéraire et artistique africaine francophone. Il souligne l'intérêt qu'il y a pour l'activité critique africaine, à interroger le sens de sa pratique intellectuelle, gage de son existence dans l'espace socioculturel et politique africain en tant que force de proposition, d'émancipation, de transformation, mais aussi en tant qu'espace d'échange décomplexé où toutes les voix même discordantes et dérangeantes peuvent retentir librement. Pour cela, le critique Congolais Kasereka Kwaherehi affirme que, seule la critique radicale parviendrait à relever ces défis. De fait, cet article essaye de montrer comment l'activité critique radicale pourrait prendre en charge les possibles dont regorgent les œuvres littéraires et artistiques africaines et ainsi servir à la transformation et à l'émancipation de l'Afrique ?

Mots-clés : critique, intellectuel, littéraire, artistique, émancipation, transformation.

Abstract: This article takes a fresh look at Francophone African literary and artistic criticism. It highlights the importance of African criticism activity in questioning the meaning of its intellectual practice, a guarantee of its existence in the African sociocultural and political space as a force for proposal, emancipation, transformation, but also as a space for uninhibited exchange where all voices, even discordant and disturbing ones, can resound freely. To this end, the Congolese critic Kasereka Kwaherehi asserts that only radical criticism could meet these challenges. In fact, this article attempts to show how radical critical activity could take charge of the possibilities that abound in African literary and artistic works and thus serve the transformation and emancipation of Africa?

Keywords: criticism, intellectual, literary, artistic, emancipation, transformation.

1 Introduction

Dans son récent ouvrage au titre évocateur, *Politiques de la critique : Essai sur les limites et la réinvention de la critique francophone*, Kasereka Kwaherehi jette un regard neuf sur la notion de critique et sa pratique dans l'espace littéraire et artistique africain subsaharien. Il considère que la critique littéraire et artistique telle qu'elle est pratiquée en ce moment en Afrique francophone n'a pas conscience du rôle social de la

littérature et de l'art. Dans un espace africain francophone où les créations littéraires et artistiques contemporaines sont des plus florissantes, où il ne manque pas de génies, comme l'atteste d'ailleurs le récent Goncourt 2021 attribué à Mohamed Mbougar Sarr pour son roman *La plus secrète mémoire des hommes*, il peut paraître paradoxal que la critique littéraire africaine ne suive pas le mouvement, ni ne joue sa partition. Au fait, quel rôle la critique a-t-elle à jouer dans une société africaine contemporaine en proie à l'horreur, à l'abject ? Qu'est-ce qu'il y a de fondamental dans l'activité critique ? De quel type de critique l'Afrique francophone a-t-elle besoin aujourd'hui ? Peut-elle avoir une action sur le réel, réguler les rapports entre les hommes, comme le ferait l'action politique ? Et comment peut-elle arriver à prendre en charge les possibles en ébullition dans les œuvres littéraires et artistiques africaines contemporaines francophones ? Cet article s'intéressera à la fois au type de critique en vogue dans l'espace littéraire et artistique africain francophone, au nouvel esprit critique qu'appelle Kasereka de tous ses vœux dans son ouvrage, aux mécanismes en jeu dans la pratique d'une critique subversive, émancipatrice et transformatrice dont fait mention le critique Congolais, mais également à la nouvelle manière de mener l'activité de lecture.

2 Prolifération des critiques « systémiques »

D'entrée de jeu, tout observateur averti de la scène littéraire et artistique africaine francophone ne peut manquer de noter l'omniprésence dans les médias et sur les réseaux sociaux des « débatteurs de dimanche ». En effet, avec la multiplication des chaînes de télévision en Afrique depuis une quinzaine d'années et plus récemment avec la vulgarisation d'Internet et des réseaux sociaux sur le continent africain, l'on a vu émerger une bande d'individus – des intellectuels « systémiques »[1]. Bardés de diplômes et experts en tout et en rien, ces « débatteurs de dimanche » excellent plus dans la défense et la préservation de leur pain quotidien, dans l'entretien de leur seul intérêt nombriliste, que dans la défense de l'intérêt commun et de l'émancipation de tous. Leur démarche consiste en effet à perpétuer et à pérenniser les systèmes de domination, d'oppression et de pouvoir. C'est ainsi qu'à coup de concepts creux et d'apologie de l'oppresseur et du dominateur, ils débattent entre eux sur les plateaux de télévision et dans divers réseaux sociaux des sujets qui n'ont aucun rapport avec le calvaire que vit le plus grand nombre de leurs semblables. En fait, ils n'ont pas d'état d'âme. Ils sont pour la plupart de temps délibérément déconnectés des réalités sociales de leur société et ne lisent, ni ne commentent les textes littéraires dérangeants, des textes sortis du « ventre du peuple », des textes qui parlent la « langue du peuple ». Et d'ailleurs, cela s'observe dans leur discours « critique » auréolé de pédantisme et de mensonge. À juste titre, Pascal Boniface fait observer que ces critiques de plateaux de télévision sont experts dans l'art de

> « fabriquer de faux concepts […]. Au lieu de permettre au citoyen de réfléchir à des phénomènes complexes, on simplifie à l'extrême, on fournit à l'opinion publique des produits intellectuellement frelatés et toxiques et on fabrique des leurres idéologiques » (Boniface, 2011, p. 69).

[1] Geoffroy de Lagasnerie, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

Emboîtant le pas à Pascal Boniface, Kasereka souligne :

> s'agissant de la critique littéraire [africaine contemporaine], la conséquence est évidente : on injecte des notions (par exemple « postmodernité »), des catégories toutes faites ou tirées d'une autre expérience historique, dans les interprétations auxquelles on procède pour leur conférer l'éclat qui leur manque sans qu'elles surgissent de la connaissance des œuvres elles-mêmes, par ailleurs coupées du moment historique et des pans de la culture et de la société auxquels elles répondent ou qui les rendent possibles. À la fin, il n'y a ni critique de la culture ou de la société ni interprétation de l'œuvre, mais virtuosité méthodologique ou théorique qui frise la fétichisation. Plus on est abstrait, transcendant, plus on est percutant. Les philosophèmes et les catégories toutes faites font écran entre l'esprit et le monde. (Kasereka, 2021, p. 19).

En d'autres termes, lorsqu'une critique ne parvient pas à faire sienne le contenu des besoins, intérêts, aspirations, attentes, conceptions du monde des classes populaires mis en branle par les auteurs dans leurs œuvres, elle est complice du système d'oppression. Et par conséquent, il ne s'agit pas dans le cas d'espèce de critique. Une critique qui ne conformerait pas son activité à l'émancipation et à la transformation de sa société, une critique qui ne sortirait pas des sentiers battus imposés par le système, des cadres conformistes et « fonctionnelles »[2] ne saurait être considérée comme critique, on parlerait plutôt de « discours propagandiste du système ». Selon Patrice Nganang, « toute écriture est enceinte de son projet esthétique. Celui-ci est tapi dans le ventre de ses phrases comme un enfant dans le corps de sa mère. Il revient à la critique donc, comme à l'accoucheuse, de le dénicher et de le libérer à la vie » (Nganang, 2007, p. 10). Il faut dire qu'en tant qu'agents politiques et opératrices de transformation sociale, les œuvres littéraires et artistiques le sont autant par leur rôle dans les processus de saisie de soi et d'émancipation personnelles qu'en tant que formes de savoir et pratiques humaines. L'œuvre littéraire est avant tout esthétique, l'écrivain contemple le monde et en crée un à son tour. En effet, la démarche générale d'un bon nombre d'auteurs africains contemporains s'inscrit dans un projet politique, lié à leur société. À ce propos, Kasereka note que « chez Sinzo, l'écriture est à la fois une quête esthétique et un geste politique, ou mieux, de résistance, opérant par la mise au jour de la déshumanisation que répand le nécropouvoir ». (Kasereka, 2021, p. 207). À l'instar de l'écrivain congolais Sinzo Aanza, les auteurs africains francophones contemporains veulent avancer, rompre avec le passé pour pouvoir projeter un regard neuf sur le futur. Ils mettent ainsi toute leur ferveur au service d'un projet révolutionnaire touchant la littérature, mais aussi le monde dans lequel ils vivent. Seulement, aussi paradoxal que cela puisse paraître, la critique africaine francophone n'accompagne pas la littérature à s'acquitter de sa mission de transformation sociale, elle est quasi inopérante. Car, il faut affirmer que la farce nocive qui s'opère sur les plateaux de télévision et sur les réseaux sociaux et dont on doit se méfier, n'est que

[2] Geoffroy de Lagasnerie qualifie de « fonctionnelles les pratiques qui contribuent à perpétuer ou à aggraver les systèmes de pouvoir, qui les ratifient et qui participent de leur fonctionnement.", *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017, p. 28.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

pure distraction, voire une perte de temps. Si jamais cette farce nocive venait à se considérer comme de la critique, ce serait plutôt ce que Geoffroy de Lagasnerie nomme

> « critique systémique » ; « c'est-à-dire des énoncés qui, malgré les apparences et malgré les intentions de leurs locuteurs, s'inscrivent dans les systèmes qu'ils croient dénoncer et les renforcent donc. Il y a des discours qui, tout en étant critiques et véridiques, constituent des ruses de la raison conservatrice » (Lagasnerie, 2017, p. 93).

En effet, si les critiques « systémiques » prolifèrent dans l'espace littéraire et artistique africain, c'est sans doute parce que les critiques dites « radicales », ou « oppositionnelles » pour parler comme Geoffroy de Lagasnerie ont déserté l'espace critique littéraire et artistique et renoncé ainsi à leur mission. D'où l'appel urgent de Kasereka à l'émergence et la réactivation d'une nouvelle forme de critique dite radicale et oppositionnelle, celle qui pourra concourir à l'émancipation et à la transformation positive de la société africaine. Mais au fait de quoi est-ce que cette critique radicale dont fait mention Kasereka est-elle faite ?

3 De quoi la critique radicale est-elle le nom ?

Tout en soulignant l'importance de la forme, de la structure et de la valeur esthétique des œuvres littéraires contemporaines africaines, Kasereka affirme cependant que :

> La critique apparaît irrémédiablement comme une pratique de résistance contre l'exploitation, la barbarie, le conformisme et le langage illusionniste qui réduit l'historique à la nature ou au mythe. Pratique insurrectionnelle, la critique consiste, certes, dans le refus d'« être gouverné comme cela » mais elle est aussi « l'aiguillon de la culture » qui ne peut être « vraie que pour autant qu'elle est implicitement critique ». Sans critique, la culture se fige en biens culturels et favorise le conformisme ou la régression ; tout comme sans critique, les institutions politiques, sociales et mêmes religieuses sombrent dans le fétichisme en se déconnectant de l'évolution de la réalité sociale. (Kasereka, 2021, p. 76).

Il s'agit à la fois de sortir du conformisme pour lire les œuvres littéraires en les rattachant à un projet d'émancipation. En effet, une des tâches de la critique littéraire francophone serait d'après le critique Congolais, d'agir dans un sens social et politique ; de réactualiser et réactiver la vision de la critique marxiste. En d'autres termes, la critique francophone doit être plus responsable et engagée. Car, « la visée de la critique qui se fait en face du monde et en tenant compte de sa situation, c'est l'émancipation ou la transformation de ce monde pour le rendre plus vivable, c'est- à-dire organisé selon des principes rationnels » (Kasereka, 2021, p. 134). Autrement dit, l'objectif de la critique littéraire et artistique africaine n'est pas seulement de comprendre le monde social, mais il est également celui de concourir impérativement à sa transformation, laquelle transformation est déjà mise en branle par les écrivains africains subsahariens contemporains dans leurs œuvres respectives. Prenant l'exemple de la littérature congolaise, Kasereka signale qu'

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

> on ne pourrait prétendre comprendre la réalité sociale, culturelle, politique, bref, l'imaginaire social du Congo sous l'emprise du nécrocapitalisme sans passer par les écrits et productions artistiques des jeunes acteurs culturels tels Sammy Baloji, Fiston Mwanza Mujila, Katembo Kiripi1, Sinzo Aanza, Jean Bofane, Vumilia, Fredddy Tsimba, qui, mieux que les essais sociologiques, politiques, explorent les dimensions parfois les plus nocturnes et telluriques de cet imaginaire social et en révèlent les logiques les plus profondes. (Kasereka, 2021, p. 206).

Lequel pouvoir fait écho à ce que notait déjà Mongo Beti concernant l'écriture laquelle selon lui, a la capacité de « ruiner des tyrans, sauver les enfants des massacres, arracher une race à un esclavage millénaire, en un mot servir. Oui, pour nous, l'écriture peut servir à quelque chose, donc doit servir à quelque chose » (Mongo Beti, 1979, p. 91). On sait pertinemment que Kasereka ne nie pas l'existence de la critique africaine, mais il déplore néanmoins son manque de force, d'originalité et d'audace. De fait, d'après la nouvelle vision de la critique abordée par le penseur congolais, le social, l'historique, le philosophique et le politique doivent être au cœur du discours critique africain. Selon Kasereka,

> affirmer la primauté de la question éthico-politique sur celle du statut épistémologique, c'est mettre en évidence le caractère intéressé de la critique. Celle-ci est guidée par le souci d'un monde plus humain, sans exploitation ni répression. C'est même cette visée qui lui donne sa valeur et son sens. C'est aussi affirmer que la critique doit s'élaborer en fonction d'un face-à-face avec les situations et rapports injustes de domination, d'exploitation ou d'exclusion qui structurent le monde et rendent la vie humainement invivable pour plusieurs. (Kasereka, 2021, p. 29-30).

Compte tenu du fait que toute activité littéraire est une pratique sociale déterminée par son milieu et son moment, tout texte porte sa charge d'idéologie. Même inconsciemment, toute œuvre littéraire porte un message, une grille de lecture du monde. Il faut rappeler qu'une œuvre littéraire a d'autant plus de valeur qu'elle s'acquitte de sa tâche de représentation d'une manière « dérangeante », et contribue autant que possible à l'émancipation des minorités opprimées et aux « transformations sociales » souhaitables. En somme, les critiques ont le devoir de se mettre du côté des luttes contre l'injustice et l'oppression et de montrer à la société si possible la voie d'un monde des possibles, d'un monde vivable, d'un monde meilleur. Mais la critique africaine comme le note Patrice Nganang, « est prise [...] dans le vent des modes de lecture, et demeure sourde à la respiration profonde des textes » (Nganang, 2007, p. 10). L'écrivain-critique camerounais déplore à plusieurs égards l'absence d'initiative, de vision émancipatrice de la critique africaine, dont le rôle on le sait reviendrait à continuer le projet d'éducation du lecteur entamé par les écrivains. D'ailleurs, Komla Mosssan Nubukpo, un autre critique africain ne dit pas autre chose, lorsqu'il écrit :

> « Les romanciers, poètes et autres dramaturges africains ont toujours, dans leurs œuvres, des projets de société que le lecteur averti identifie sans trop

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

> de mal. Ces projets sont les réponses d'individus conscients aux questions que posent ou se posent de façon inconsciente les sociétés auxquelles ces individus appartiennent » (Nubukpo, 1990, p. 8).

Et selon Patrice Nganang, le caractère « sourd » de la critique africaine s'expliquerait par trois absences : « l'absence de canons de lecture, l'absence de principe d'analyse et donc l'absence de direction critique »[3]. À ces trois absences, il faut ajouter l'absence d'« indignation comme étape initiale d'une attitude éthique, comme point de départ de l'écriture » (Kasereka, 2021, p. 225). S'indigner mais également parvenir à provoquer de l'indignation chez le lecteur, telle semble être l'un des facteurs fondamentaux de réactivation d'une critique radicale. Par ailleurs, en développant ses analyses sur la critique radicale dans le contexte africain, Kasereka en vient à affirmer que la critique radicale se veut éthique et politique. Dans le sens où comme l'écrit Geoffroy de Lagasnerie,

> sitôt que l'on écrit, sitôt que l'on prend la décision de publier, de chercher, de créer, tout change. Se lancer dans de telles activités suppose d'avoir décidé, plus ou moins consciemment, à un moment ou à un autre, de faire partie des producteurs d'idées, de faire circuler des discours, et donc de contribuer à façonner le cours du monde. Par conséquent, à ce moment-là, nous avons choisi de nous engager. Nous sommes engagés dans quelque chose. Et là, nous ne pouvons plus reculer et nier la dimension politique de notre action. (Lagasnerie, 2017, p. 14).

En effet, dans un contexte africain francophone contemporain où la politique du « laisser vivre et faire mourir » est la chose la plus répandue, tout discours critique est en soi un acte politique. Et ce, « parce que nous vivons dans un monde injuste, critiquable, il n'y a pas de neutralité »[4] nous rappelle Geoffroy de Lagasnerie. Plus remarquable encore, la forme esthétique d'une œuvre littéraire n'est pas gratuite. La forme et le sens qu'un écrivain donne à son activité peut véhiculer une idéologie particulière. Pour Kasereka,

> « au-delà d'une critique esthétique ou poétique qui la dépolitise, l'œuvre d'art peut donner lieu au déchiffrement de la culture et de la tendance générale de la collectivité qui s'y dévoile, avec ses luttes, ses contradictions et ses aspirations d'une part et, d'autre part, permettre d'en reconfigurer les représentations » (Kasereka, 2021, p. 28).

C'est d'ailleurs clairement assumé chez bon nombre d'écrivains africains contemporains comme Sinzo Aanza, Jean Bofane, ou encore Patrice Nganang. Ces auteurs créent des œuvres littéraires à partir du « ventre du peuple »[5], des œuvres donnant

[3] Patrice Nganang, *Djaili Amadou Amal et les critiques [littéraires] camerounais et africains*, texte publié sur sa page Facebook, 26 novembre 2020.

[4] *Ibid.*, p. 22.

[5] Une expression utilisée par l'écrivain camerounais Patrice Nganang pour qualifier son écriture.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

voix aux « sans voix », des œuvres abordant les « ordures »[6], les marginaux dans leurs dimensions pratiques et affectives, des œuvres aux dispositifs littéraires performant l'humain et le social. Leur écriture tend à ré-humaniser le monde. Et par conséquent, elle est non seulement idéologique, elle est aussi politique. Bref, comme le dit Jean-Marc Ela, « le texte est le lieu du conflit entre le pouvoir et l'écrivain, surtout quand il s'agit d'une littérature dont les thèmes touchent aux réalités humaines et sociales, politiques et économiques où l'État se réserve le monopole du discours » (Jean-Marc Ela, 1989, p. 176). Avouons-le, dans une Afrique francophone où l'exploitation, la violence, la mort, la misère, l'injustice, l'oppression, etc. constituent le lot quotidien de la population, l'œuvre littéraire et artistique des auteurs subsahariens francophones doit être avant tout un projet de révolution, d'incitation à la révolte, d'invitation à la lucidité, autrement dit, elle doit être un projet insurrectionnel à la fois poétique et politique. Et Kasereka l'a vu juste lorsqu'il affirme que « l'écriture de Sinzo Aanza est un geste éthique et insurrectionnel face à la banalisation de la vie humaine. Elle est aussi une interpellation du lecteur qui ne peut rester insensible à la misère autour de lui » (Kasereka, 2021, p. 226). De plus, il continue sa réflexion en s'interrogeant sur la responsabilité individuelle de chacun des humains face au drame humain en ces termes : « Jusqu'à quel point avons-nous conscience de notre responsabilité face à la fausseté du monde ? Que faisons-nous pour y mettre fin ? Mieux, pour situer la situation au niveau d'une subjectivation individuelle : qu'est-ce que je fais pour que cela cesse, c'est-à-dire pour donner une autre orientation à l'Histoire »[7] ? Comme pour répondre aux interrogations du critique congolais, Geoffroy de Lagasnerie affirme que :

> Toute pratique culturelle est préconditionnée par un geste concret d'engagement. Dès lors, la réponse à la question des formes et des manières légitimes d'écrire, de penser ou de publier doit être élaborée en fonction de ce face-à-face avec le monde. Elle doit être déterminée à partir d'un constat qui doit nous interpeller et que nous devons toujours avoir en tête : le monde est injuste, il est mauvais, il est traversé par des systèmes de domination, d'exploitation, de pouvoir et de violence qui doivent être stoppés, mis en question et transformés. (Lagasnerie, 2017, p. 15).

Ce qu'il faut retenir ici, c'est que toute prise de parole critique ne saurait être innocente ou neutre. Sans quoi, « [le] choix de désengager le savoir, de produire des connaissances neutralisées et de conserver le monde tel qu'il est, constitue un choix non éthique de collaboration » (Lagasnerie, 2017, p. 90). En effet, opter pour une critique radicale c'est avoir la capacité de se mettre au service du peuple, de sentir les envies, les palpitations, le souffle, et les passions du peuple. Il faut dire que c'est cette capacité qui permettra à coup sûr à la critique radicale de ne pas être cantonnée à de petits groupes d'intellectuels ou de membres des classes dominantes. Car, d'après Geoffroy de Lagasnerie, « nous devons formuler une éthique du travail intellectuel qui engage une redéfinition de l'ensemble des dispositifs qui soutiennent la production et la circulation des savoirs » (Laganerie, 2017, p. 91). Parlant justement des supports de la production

[6] Conception de l'écriture de Sinzo Aanza, ordures en référence au bas peuple, aux laisser pour compte de la société.

[7] *Ibid.*, p. 226.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

des œuvres littéraires et artistiques, de ses formats et de la circulation des savoirs et idées, il faut noter que les jeunes auteurs se sont toujours renouvelés et restent aux avant-postes, comme le remarque Kasereka :

> Pour faire exister la littérature dans un contexte qui ne favorise pas son développement selon les voies classiques, ces jeunes auteurs explorent des médiums autres que le livre traditionnel et les formats classiques de la littérature. Ils conjuguent littérature, art visuel, performances et lectures-spectacles, sans oublier un usage efficace des médias sociaux, pour rendre leurs travaux accessibles à ceux pour qui le livre reste un luxe. (Kasereka, 2021, p. 205).

On le voit, pour entretenir une communauté de sens avec le peuple à partir du ventre duquel ils écrivent, les auteurs tels Patrice Nganang, Léonora Miano ou encore Sinzo Aanza, pour ne citer que ceux-là investissent les réseaux sociaux et autres médias interactifs. Par exemple, la page Facebook de l'écrivain Patrice Nganang – « le concierge de la république » est à la fois le lieu où le lien se crée et est entretenu entre lui et son lectorat – le peuple et l'oppresseur, le lieu où se déploie son écriture, et le lieu à partir duquel il « écrit avec le peuple ». En outre, il faut signaler que ces auteurs combinent également écriture de création et critique littéraire, ou encore diversifient leurs supports de travail, prennent d'assaut différents supports artistiques. Il faut dire qu'à ces pratiques mêlées et diversifiées correspondent des statuts hybrides et multiples, dont ceux de « critique-écrivain » ou « artiste-critique-écrivain-activiste » sont peut-être les plus représentatifs.

Et qu'en est-il de la critique universitaire ? Comment produire un savoir critique qui ne soit pas stoppé par les frontières entre modes de parole ou entre disciplines, qui ne soit cantonné au seul espace universitaire ? On le sait, la critique universitaire peine parfois à dépasser son objectif de légitimation interne et à trouver des modes de circulation qui la fassent sortir, au moins par intermittences, des murs de l'institution, des rayons des bibliothèques. À bien des égards, nous pensons qu'un universitaire peut bel et bien publier de la critique au sein des presses et revues universitaires, participer aux colloques et conférences, en même temps qu'il tient un blog ou une page Facebook où il distille et fait circuler ses idées et discours critiques et qu'il est sollicité par un quotidien local ou international pour donner son avis sur un sujet sociétal quelconque. Cela éviterait aux discours critiques universitaires de se couper du réel, de faire partie du système, de perpétuer le monde tel qu'il se présente, de ne constituer qu'un simple jeu clos et stérile scientifique. Il est certain qu'Internet permet aujourd'hui à la critique radicale de se déployer au fin fond de l'Afrique et d'exister sur la place publique. N'oublions pas qu'en Afrique subsaharienne aujourd'hui, les smartphones sont présents un peu partout, et ce, même dans les coins les plus enclavés. Et par conséquent, un discours critique radical produit à l'autre bout du monde, tombera forcément dans les oreilles des « esclaves des mines de la RDC ».

À coup sûr, tout comme les œuvres littéraires et artistiques, la critique radicale peut véhiculer des utopies, lesquelles utopies semblent manquer cruellement à ce monde en proie à la violence, à l'oppression, aux inégalités socioéconomiques, au « *let live*

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

and make die ». Il faut dire que l'utopie dans le cas d'espèce, permet d'anticiper et de concevoir le monde « à-venir ». Et parlant justement de la capacité des œuvres littéraires et artistiques à anticiper et à concevoir un monde des possibles, Fatou Diome rappelle que « les artistes n'ont peut-être pas de pouvoir mais ils sont fondés à rêver un autre monde possible. Ils ont surtout le devoir de dire qu'une vie vaut une vie »[8] Ce constat de Fatou Diome est également valable pour le discours critique radical. On ne le dira jamais assez, le défi de la critique radicale aujourd'hui est de mettre l'accent sur la promotion de la vie humaine, de la commune humanité et de l'humaine diversité, ou encore celle de la politique du mieux vivre et du mieux-être humain.

Conscient de ce que les œuvres artistiques constituent une source des possibles, une « conscience anticipante »[9], Kasereka pense qu'il est impératif, voire capital pour les « penseurs du futur » (critique, philosophe, théologien, sociologue…) d'œuvrer en leur faveur, pour une ouverture radicale à « ce qui vient ». Et ceci passe incontestablement par un changement d'approche de la part des penseurs de « l'à-venir », un encadrement, une orientation, une prise en considération, une écoute attentive de ce qui émerge des entrailles du peuple, des « ordures », des œuvres littéraires et artistiques africaines contemporaines. C'est seulement à ce prix nous semble-t-il, que le « rêve éveillé » des artistes et écrivains africains francophones contemporains pour un monde meilleur « à-venir », pourrait prendre de la chair et finalement se matérialiser. Car, contrairement à ce que certains pourraient penser, l'utopie est synonyme d'action et non de léthargie, d'où d'ailleurs le sens de « rêve éveillé » que Bloch lui donne.

4 Pour une lecture déconfinée

Claude Roy écrivait que : « La littérature, c'est de la morale en action […] Écrire un roman, un poème, un essai, c'est poser une question, s'interroger et interroger » (Claude Roy, 1953, p. 12-14). Parlant de la littérature africaine francophone contemporaine, on peut dire qu'elle cherche à faire évoluer le lecteur dans sa conception morale du monde ; elle cherche aussi à inciter ce dernier à tirer les conclusions concrètes de son expérience littéraire et à modifier son comportement dans ce monde qu'il connaît désormais mieux. Mais pour que cela s'opère, Kasereka estime qu'

> il faut libérer la lecture de son confinement dans le cadre traditionnel qui la présente comme une activité individuelle, solitaire, pour en faire une activité de coopération, de collectivisation, au sens où c'est un ensemble d'individus différents, venant de milieux et de cultures divers, qui s'engagent dans le travail d'interprétation d'une œuvre littéraire. Plutôt que de chercher à savoir quel problème l'auteur s'est posé ou a voulu résoudre, la communauté de lecteurs assume la responsabilité de formuler les questions à poser au texte, questions auxquelles elle essaiera par la suite de répondre en s'aidant des indications fournies par sa texture. (Kasereka, 2021, p. 178).

[8] http://www.humanite.fr/fatou-diome-je-suis-la-pour-gacher-le-sommeil-des-puissants-581117.

[9] Kasereka Kwaherehi, *Le prix de l'impasse : Christianisme africain et imaginaires politiques*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2013.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

Il est question ici non seulement de rendre la pratique de la lecture active et collective mais également politisée et horizontale. En d'autres termes, le lecteur devrait à l'issue de la lecture produire des questionnements au sujet de l'œuvre lue, et en débattre avec d'autres lecteurs. Le lecteur doit se libérer de l'emprise de l'auteur pour pouvoir flâner tout seul dans le texte, question de le déplier, le retourner dans tous les sens et en sortir avec des questions. Ce faisant, « la lecture ou l'interprétation se transforme en un lieu d'apprentissage concret du vivre-ensemble et de la tolérance : accueillir d'autres voix et d'autres points de vue sur un même objet pour construire du commun. Cela n'est d'ailleurs pas le propre de la littérature mais des Humanités » (Kasereka, 2021, p. 178). Toujours dans la même logique et de manière plus explicite, Kasereka affirme que,

> la lecture critique peut être une véritable praxis de résistance dès lors qu'elle s'attache à mettre au grand jour la différence, la pluralité, la diversité, là où s'imposait l'interprétation hégémonique à laquelle les dominés ne peuvent s'identifier. Elle peut se révéler, de cette façon même, comme une ressource épistémologique qui permet de problématiser une série de thèmes et de questions de la vie sociale (liés à la diversité sociale, culturelle, ethnique et sexuelle) qui sont souvent objet de négation ou de dénégation dans le discours officiel des sociétés qui visent l'homogénéisation, c'est-à-dire l'amputation des individualités de ce qui ferait leur singularité sociale, pour mieux les contrôler, contenir leurs désirs et contrecarrer toute idée de dissidence. La reconnaissance de la diversité rend possible les interprétations collectives, dialogiques, dans le respect des différences sociales, culturelles, etc. De cette façon, la lecture/interprétation peut aussi devenir un lieu de mise en commun ou mieux de construction du commun. (Kasereka, 2021, p. 184).

La lecture critique peut ouvrir les yeux aux lecteurs sur les bons côtés du monde qui les entoure mais aussi sur des défauts et ainsi l'inciter à modifier en conséquence ses valeurs humaines pour mieux vivre en société avec ses semblables. Par ailleurs, s'agissant de la lecture « déconfinée », elle suppose que le lecteur fasse usage de son esprit critique, qu'il ne se laisse pas trop influencer, qu'il construise sa réflexion personnelle sur l'homme, sur sa société. En fait, la lecture critique « déconfinée » doit servir de déclencheur à la réflexion du lecteur, elle doit inciter à l'action. Comme l'atteste d'ailleurs cette assertion de Kasereka :

> Pour des lecteurs, mieux encore, pour une communauté de lecteurs qui est aussi une communauté d'interprétation, oser poser ces questions c'est se mettre sur la voie de la critique, c'est-à-dire, commencer un processus de désassujettissement et de création d'autres manières de vivre, lequel processus peut avoir l'indignation contre les mystifications orchestrées par les dominants comme phase inaugurale. C'est surtout refuser de se laisser capturer par le mythe de l'État ou de la nation servant à protéger les intérêts des dominants. (Kasereka, 2021, p. 228).

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

De fait, la critique radicale qui est en quelque sorte le prolongement de la littérature « insurrectionnelle » « dissidente », et dont l'efficacité vient de son impact sur nos émotions, fait non seulement prendre conscience en dénonçant les abus, les atteintes à la liberté, en rendant la réalité insupportable, en « plonge[ant] le lecteur dans le réel et son historicité »[10], mais également a pour but profond d'inciter le lecteur à l'action. Comment rester insensible face aux innocentes vies humaines qui sont supprimées impunément dans l'exploitation éhontée des mines de la RDC par les firmes occidentales avec la complicité de la petite élite congolaise, que Jean Bofane, Fiston Mwanza Mujila, ou encore Sinzo Aanza, mettent en exergue dans leurs productions littéraires ? À cet égard, Sartre dans son texte *Qu'est-ce que la littérature ?* posait trois questions fondamentales : Qu'est-ce qu'écrire ? Pourquoi écrire ? Pour qui écrit-on ? Et de répondre : « Écrire, c'est agir d'une certaine manière, en désignant, en montrant ; l'écrivain a choisi un mode d'action secondaire, une « action par dévoilement » : il dévoile « le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes », « pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité ». Toute œuvre littéraire est donc un appel, puisqu'il « propose le monde comme une tâche à la générosité du lecteur et à sa liberté »[11].

5 Conclusion

En somme, si on doit attribuer à l'œuvre littéraire et artistique une fonction, c'est bien celle de questionner le monde, de nous surprendre, d'ébranler notre façon de voir les choses, de nous pousser à la révolte, pour penser un avenir différent, et meilleur. Car, il faut rappeler que la critique radicale telle que pensée par Kasereka, est bien capable de promouvoir une vision du monde neuve et d'avoir un impact sur le fonctionnement et les valeurs de la société africaine. Et par conséquent, elle ne saurait se détourner des contours des œuvres littéraires et artistiques des jeunes auteurs et créateurs africains de l'heure. En d'autres termes, à l'instar des jeunes auteurs africains contemporains, la critique africaine devrait « prendre en charge le monde et y intervenir pour contribuer au changement social ». (Kasereka, 2021, p. 22). Au cas contraire, « [son] silence, [son] non-engagement, [son] indifférence aux questions de société, à la vie réelle, [...] constituent « [sa] trahison ». [Elle] [est] sommé[e] de mettre [son] talent et [sa] notoriété au service de causes plus générales, de s'engager pour lutter contre les injustices ». (Boniface, 2011, p. 20). Faut-il rappeler qu'il n'y a pas de place à la neutralité, au non-engagement dans l'exercice de la critique dite radicale ? Que ne pas s'indigner, ne pas s'engager, c'est se ranger du côté du pouvoir, de l'oppresseur, du tueur, c'est être complice du système ? De fait, pour qu'une critique soit considérée comme radicale, elle doit être subversive, dissidente et porteuse d'utopie. Elle doit « réintégrer la politique et la volonté de déstabiliser le monde comme normes régulatrices et orientatrices de [sa] pratique ». (Lagasnerie, 2017, p. 56). Autrement dit, elle doit inscrire en son sein le caractère politisant et servir à quelque chose quelque part en Afrique.

[10] *Ibid.*, p. 223.
[11] Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1985.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057

Références bibliographiques

BETI Mongo, « Mes retours : Entretiens avec Anthony Biakolo », *Peuples noirs — Peuples africains*, Rouen, n° 10, juillet-août 1979.

BONIFACE Pascal, *Les Intellectuels faussaires : Le triomphe médiatique des experts en mensonge*, Paris, Jean-Claude Gawsewitch Éditeur, 2011.

DE LAGASNERIE Geoffroy, *Penser dans un monde mauvais*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017.

ELA Jean-Marc, « Écrire au Cameroun à l'ère du renouveau, 'Littérature Camerounaise' » *Notre Libraire* n° 99, octobre-décembre 1989.

KWAHEREHI Kasereka, *Politiques de la critique : Essai sur les limites et la réinvention de la critique francophone*, Paris, Hermann, 2021.

KWAHEREHI Kasereka, *Le prix de l'impasse : Christianisme africain et imaginaires politiques*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2013.

NGANANG Patrice, *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine : pour une écriture préemptive,* Paris, Éditions Homnisphères, 2007.

NGANANG Patrice, *Djaili Amadou Amal et les critiques [littéraires] camerounais et africains*, texte publié sur sa page Facebook, 26 novembre 2020.

NUBUKPO Mosssan Komla (1990). *La Critique littéraire "africaine" : Réalités et perspectives d'une idéologie de la différence*, Canadian Journal of African Studies / Revue Canadienne des Études Africaines vol. 24, No. 3, p. 399-417.

SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1985.

ROY Claude, *Le Commerce des classiques*, Paris, Gallimard, 1953.

Published in : LAMBAL, Raphaël (dir.), *Les Annales du Sud, No. 3*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782487579057, doi : 10.17184/eac.9782487579057